97-84171-17

Le rayonnement du génie latin

Paris

1919

97-84171-17
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

940.91
H75
no.29
308 2
Box 000

... Le rayonnement du génie latin; manifestation d'union latine, par mm. Painlevé, Paul Adam, G. Ferrero, Bratiano, De la Barra, Pessoa ... Paris, Bloud, 1919.
39, [1] p. 22cm ("L'hommage français" ... Publications du Comité "L'effort de la France et de ses alliés." 29)

355240

RESTRICTIONS ON USE: *Reproductions may not be made without permission from Columbia University Libraries.*

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 10:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 8-28-97 INITIALS: PB

TRACKING # : MSH 26396

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

"L'HOMMAGE FRANÇAIS"

# LE RAYONNEMENT DU GÉNIE LATIN

## MANIFESTATION D'UNION LATINE

940.91
H75
No.29

PAR

MM. Painlevé, Paul Adam, G. Ferrero
Bratiano
De la Barra, Pessoa

PUBLICATIONS DU COMITE
"L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIES"

*BLOUD & GAY, Editeurs*
BARCELONE-DUBLIN
PARIS

# LE RAYONNEMENT DU GÉNIE LATIN

" L'HOMMAGE FRANÇAIS "

# LE RAYONNEMENT DU GÉNIE LATIN

## MANIFESTATION D'UNION LATINE

PAR

MM. Painlevé, Paul Adam, G. Ferrero,
Bratiano, De la Barra, Pessoa.

PUBLICATION DU COMITÉ
" L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS "

BLOUD & GAY
ÉDITEURS

PARIS
3, rue Garancière

BARCELONE
Calle del Bruch, 38

1919

Tous droits réservés

# Allocution de M. Painlevé

*ANCIEN PRESIDENT DU CONSEIL*

MESDAMES,
MESSIEURS,

Mon premier devoir, en ouvrant cette séance, est de saluer les représentants des pays latins qui ont bien voulu s'associer à cette cérémonie, et tout d'abord, M. l'Ambassadeur d'Italie, le représentant de cette noble et généreuse nation qui, volontairement, délibérément, à l'heure des suprêmes périls, est entrée dans la guerre, dans la plus grande des guerres, dont elle avait mesuré et les horreurs et les risques! Qu'il me soit permis d'associer à cet hommage le nom de l'illustre historien de Rome, du philosophe du Droit, Guglielmo Ferrero que vous entendrez tout à l'heure, l'ami des bons et des mauvais jours qui, dès la première heure était à côté de nous dans le danger, comme il est à côté de nous dans la victoire. Il appartenait au grand

historien de la ville de Rome, si longtemps penché sur le passé de son pays, de prévoir aussi son splendide avenir, et d'annoncer déjà, en août 1914, les jours glorieux où des divisions italiennes sur la Marne, des divisions françaises au mont Tomba mêleraient généreusement le sang italien et le sang français pour la libération définitive du monde !

Comment ne saluerais-je pas avec une émotion profonde où notre affection n'est pas sans être mêlée de quelque inquiétude, le représentant de la Roumanie, le Président du Conseil roumain, M. Bratiano, qui, lui aussi, délibérément, quand le destin semblait hésiter, a voulu que son pays, malgré les ennemis qui l'encerclaient, affrontât tous les risques pour la plus juste des causes !

Comment ne pas rendre un éclatant hommage à la vaillante nation qui, depuis près de deux mille ans remplit là-bas, aux bouches du Danube, le rôle de sentinelle avancée de la civilisation latine ; qui, au temps de Trajan déjà, luttait, sur les rivages glacés, contre les barbares et qui, aujourd'hui encore, ayant payé si cher la générosité de son intervention, n'a pas échappé à tout péril et est menacée de subir des attaques contre lesquelles le devoir immédiat des Alliés est d'assurer sa sauvegarde !

Messieurs, j'aurais aimé saluer, à côté de M. Bratiano, le représentant du Portugal que la maladie retient loin de nous, M. Jose Chaga, qui ministre du Portugal en 1914, ministre du Portugal aujourd'hui, un ami de la première heure lui aussi, et dont la présence à Paris, après un interrègne, nous montre qu'en dépit de vicissitudes intérieures, l'armée portugaise a toujours été à son poste et n'a point ménagé son sang, alors qu'il fallait à tout prix briser la ruée suprême des armées ennemies.

Si nous franchissons la mer, j'ai le devoir, l'agréable devoir d'associer à cet hommage, à ce trop juste hommage, le représentant parmi nous de la grande République brésilienne, de la nation qui, la première, avec la Suisse, osa protester ouvertement contre la violation de la Belgique. Le Brésil ne s'est pas contenté de protester : il a voulu prendre part à la guerre mondiale, parce qu'il sentait que c'était une



lutte qui dépassait les bornes du vieux continent, une bataille, à la vie à la mort, entre la liberté et la tyrannie, entre le droit et la violence, et que le sort de la terre tout entière était en jeu !

Messieurs, j'ai salué les nations latines qui nous ont apporté leur concours jusqu'en plein champ de bataille, mais je veux saluer aussi de toute ma sympathie celles qui, sans prendre les armes, nous ont apporté le réconfort de leur amitié et ont mis à notre service toute l'activité dont elles étaient capables ! Comment oublier la propagande de nos amis d'Espagne qui avaient la tâche si difficile de résister à une effroyable propagande ennemie de tous les instants et comment oublier le concours que nous a prêté l'industrie métallurgique et minière d'au delà des Pyrénées, en des mois où ce concours nous était particulièrement précieux ?

Comment enfin ne pas évoquer à cette heure cette admirable Amérique latine, cette immense, cette prodigieuse civilisation nouvelle qui s'étend depuis le Mexique jusqu'à la Terre de Feu ? Comment l'oublier, quand nous comptons parmi nous l'ancien président de la République mexicaine, M. de La Barra, si digne de la représenter aujourd'hui par ses titres, par les hautes fonctions qu'il a remplies comme par la valeur de ses ouvrages, tous consacrés à l'illustration du Droit !

Il n'est personne qui saurait oublier la sympathie de tous les instants qui nous est venue de cette Amérique latine. Le cœur de ce grand continent a battu avec le cœur de la France pendant toute la durée de cette guerre. L'Histoire dira quelle fut la valeur de ce concours, quel réconfort d'amitié il nous donna, et comment furent mises à la disposition de la France les ressources de ces jeunes et vivaces nations d'Outre-Atlantique, les produits de leur sol, leurs navires, et aussi leurs aviateurs et leurs Croix-Rouges !

Messieurs, de cette terrible, de cette affreuse guerre, de ce cyclône qui a ravagé l'Humanité, une grande leçon se dégage pour les nations latines : c'est le sentiment profond de leur unité. Cette unité, il faut que rien n'y porte dommage ;

historien de la ville de Rome, si longtemps penché sur le passé de son pays, de prévoir aussi son splendide avenir, et d'annoncer déjà, en août 1914, les jours glorieux où des divisions italiennes sur la Marne, des divisions françaises au mont Tomba mêleraient généreusement le sang italien et le sang français pour la libération définitive du monde !

Comment ne saluerais-je pas avec une émotion profonde où notre affection n'est pas sans être mêlée de quelque inquiétude, le représentant de la Roumanie, le Président du Conseil roumain, M. Bratiano, qui, lui aussi, délibérément, quand le destin semblait hésiter, a voulu que son pays, malgré les ennemis qui l'encerclaient, affrontât tous les risques pour la plus juste des causes !

Comment ne pas rendre un éclatant hommage à la vaillante nation qui, depuis près de deux mille ans remplit là-bas, aux bouches du Danube, le rôle de sentinelle avancée de la civilisation latine ; qui, au temps de Trajan déjà, luttait, sur les rivages glacés, contre les barbares et qui, aujourd'hui encore, ayant payé si cher la générosité de son intervention, n'a pas échappé à tout péril et est menacée de subir des attaques contre lesquelles le devoir immédiat des Alliés est d'assurer sa sauvegarde !

Messieurs, j'aurais aimé saluer, à côté de M. Bratiano, le représentant du Portugal que la maladie retient loin de nous, M. Jose Chaga, qui ministre du Portugal en 1914, ministre du Portugal aujourd'hui, un ami de la première heure lui aussi, et dont la présence à Paris, après un interrègne, nous montre qu'en dépit de vicissitudes intérieures, l'armée portugaise a toujours été à son poste et n'a point ménagé son sang, alors qu'il fallait à tout prix briser la ruée suprême des armées ennemies.

Si nous franchissons la mer, j'ai le devoir, l'agréable devoir d'associer à cet hommage, à ce trop juste hommage, le représentant parmi nous de la grande République brésilienne, de la nation qui, la première, avec la Suisse, osa protester ouvertement contre la violation de la Belgique. Le Brésil ne s'est pas contenté de protester : il a voulu prendre part à la guerre mondiale, parce qu'il sentait que c'était une



lutte qui dépassait les bornes du vieux continent, une bataille, à la vie à la mort, entre la liberté et la tyrannie, entre le droit et la violence, et que le sort de la terre tout entière était en jeu !

Messieurs, j'ai salué les nations latines qui nous ont apporté leur concours jusqu'en plein champ de bataille, mais je veux saluer aussi de toute ma sympathie celles qui, sans prendre les armes, nous ont apporté le réconfort de leur amitié et ont mis à notre service toute l'activité dont elles étaient capables ! Comment oublier la propagande de nos amis d'Espagne qui avaient la tâche si difficile de résister à une effroyable propagande ennemie de tous les instants et comment oublier le concours que nous a prêté l'industrie métallurgique et minière d'au delà des Pyrénées, en des mois où ce concours nous était particulièrement précieux ?

Comment enfin ne pas évoquer à cette heure cette admirable Amérique latine, cette immense, cette prodigieuse civilisation nouvelle qui s'étend depuis le Mexique jusqu'à la Terre de Feu ? Comment l'oublier, quand nous comptons parmi nous l'ancien président de la République mexicaine, M. de La Barra, si digne de la représenter aujourd'hui par ses titres, par les hautes fonctions qu'il a remplies comme par la valeur de ses ouvrages, tous consacrés à l'illustration du Droit !

Il n'est personne qui saurait oublier la sympathie de tous les instants qui nous est venue de cette Amérique latine. Le cœur de ce grand continent a battu avec le cœur de la France pendant toute la durée de cette guerre. L'Histoire dira quelle fut la valeur de ce concours, quel réconfort d'amitié il nous donna, et comment furent mises à la disposition de la France les ressources de ces jeunes et vivaces nations d'Outre-Atlantique, les produits de leur sol, leurs navires, et aussi leurs aviateurs et leurs Croix-Rouges !

Messieurs, de cette terrible, de cette affreuse guerre, de ce cyclône qui a ravagé l'Humanité, une grande leçon se dégage pour les nations latines : c'est le sentiment profond de leur unité. Cette unité, il faut que rien n'y porte dommage ;

il faut que ce sentiment soit comme un feu sacré qu'on préserve précieusement du souffle des passions quotidiennes ou des risques des événements passagers.

A cette heure tragique où la civilisation est remuée jusque dans ses fondements et partout menacée, il importe que rien ne vienne relâcher les liens de la fraternité latine. Et croyez bien qu'il n'y a dans mes paroles aucune tendance à opposer nos alliés latins et nos autres alliés, en particulier nos glorieux alliés d'Angleterre et des Etats-Unis. H s'agit au contraire de rassembler plus étroitement et de nouer le faisceau des forces latines, pour que leur concours soit plus efficace à la grande œuvre commune, à l'immense effort qu'exige la reconstruction du Monde.

Messieurs, il n'est pas une grande œuvre humaine dans le passé, il n'en peut pas être dans l'avenir, qui ne doive une contribution essentielle à la civilisation latine, à la pensée latine.

La pensée latine, elle a je ne sais quel reflet de ces mers ensoleillées, de ce ciel si pur, de ces paysages aux nobles lignes où elle à pris naissance ! C'est la pensée méditerranéenne qui a donné leur forme impeccable et leur lumineuse clarté aux principes inflexibles de la science et de la géométrie, en même temps qu'aux principes non moins inflexibles du Droit et de la Justice.

Ce sont les principes supérieurs du Droit qui nous ont inspirés au sein des plus dures batailles ! C'est le sentiment profond de la Justice qui a maintenu infrangible, au sein des âmes les plus obscures, l'héroïsme des combattants, dans les boues de l'Yser, dans les tranchées de Verdun comme sur les sommets glacées des Alpes ! Ces principes du droit que nous avons invoqués, au cœur des plus âpres combats ces principes sacrés, si bien définis dans les écrits des vieux maîtres latins, ce sont ces mêmes principes dont nous nous réclamons aujourd'hui dans notre œuvre de paix. L'œuvre de paix que nous poursuivons n'est pas, comme on voudrait l'insinuer, une œuvre de vengeance, si justes, si légitimes, si naturels que seraient pourtant nos ressentiments ! L'œuvre que nous poursuivons est une paix de justice et de réparation intégrales ! Mais ne serait-ce pas le plus cruel défi, un mortel défi porté à la justice elle-même, si les nations envahies, assaillies au mépris de tout droit, devaient plier sous la charge des désastres qu'ont accumulés sciemment, volontairement, systématiquement les propagateurs implacables de la force ?



C'est donc à une œuvre de justice, où tout attentat de violence serait sûr de trouver son châtiment, c'est à une telle œuvre que sont conviées aujourd'hui, sur toute la face de la terre, les nations latines, celles d'Europe, comme celles de l'autre côté de l'Atlantique.

Autrefois, le foyer de l'humanité, la partie civilisée de l'univers, c'étaient les bords mêmes de la Méditerranée. Aujourd'hui, ces régions, toujours admirables, délices du monde, sont atteintes comme d'un bond par nos modernes avions, qui franchissent en quelques heures les espaces à travers lesquels se traînaient les galères d'Hannon : ce n'est plus la Méditerranée seulement, c'est l'immense bassin de l'Atlantique autour duquel, comme jadis autour de la Méditerranée, fleurit, s'épanouit la civilisation occidentale.

De tels prodiges nous créent de nouveaux devoirs ; à nos âmes de s'exalter à la hauteur de ces devoirs nouveaux. Il faut que non seulement entre les Latins d'Europe, mais entre les Latins d'Europe et les Latins du Nouveau Continent, par delà les montagnes et les mers, nous tissions infatigablement ces liens invisibles, immatériels mais plus forts que le temps et l'espace, qu'aucune intrigue ne pourra relâcher, aucune violence ne pourra briser !

# Discours de M. Paul Adam

Au mois de mai 1916, l'immense effort des Allemagnes se ruait contre notre bastion de Verdun, avec l'ensemble de toutes leurs puissances. L'humanité interdite suivait les phases de cette effroyable lutte entre les multitudes animées par l'esprit de Domination et les peuples dévoués à la cause du Droit. La balance du destin semblait, à la plupart incliner en faveur de nos adversaires. Eux-mêmes, et déjà, proclamaient leur victoire certaine, à grand bruit. En dépit de notre optimisme pieux, nous vivions malheureux et torturés par l'angoisse de chaque seconde. Alors un homme est spontanément venu vers moi.

Il m'a dit « Je suis un latin d'Amérique ». Vous parlant aujourd'hui, comme je vais le faire, j'exprime l'opininon de ceux qui, fils lointains de l'Espagne et du Portugal ont, à vingt ans, entre l'Atlantique et le Pacifique, connu l'émotion de penser avec enthousiasme comme vos encyclopédistes, comme Rousseau, Diderot et Voltaire,



comme La Fayette, comme Danton, comme Bonaparte, comme Auguste Comte. En leur nom je viens vous affirmer que la fidélité de notre admiration et de notre foi dans le destin de la France encyclopédiste n'a pas fléchi. Nous croyons en votre triomphe, parce que la lumière a toujours vaincu les ténèbres, parce qu'à la plus longue nuit d'orage, une heure radieuse a toujours succédé.

« Nos républiques américaines se sont émancipées quand la victoire de la France sur l'absolutisme des monarchies féodales nous permit de secouer aussi le joug.

« A nouveau la France et ses alliées combattent le despotisme des empires germaniques. Nous sommes avec vous. Nous espérons avec vous. Et il n'y aura pas de ténèbres assez opaques pour obscurcir la lumière de cet espoir ».

Celui qui me parlait ainsi était un écrivain et un diplomate renommé de la Colombie, M. Corredor la Torre. Il m'assura que presque tous les Latins du monde partageaient sa foi, cette foi si noblement chantée dans l'hymne à la France par Ruben Dario, qui venait de mourir. Sur le nom de ce grand lyrique, les Latins des deux mondes pouvaient s'unir.

En effet, au premier appel répondit du sein de l'Italie combattante l'admirable évocateur de Rome antique, le penseur très profond que vous allez entendre, M. Ferrero.

Des Amériques latines venait à nous un ancien chef d'Etat, un diplomate et un jurisconsulte vénéré dans toutes les capitales, le président de la Barra. Il nous fait l'honneur de siéger ici, près de notre illustre mathématicien et ancien président du Conseil Paul Painlevé.

Des ruines ensanglantées de la Belgique souffrant pour l'honneur, et rien que pour l'honneur, la voix du grand poète Verhaeren nous approuva, puis celle de Maurice Maeterlinck dont l'art éternisa Pelleas et Melisande.

La Roumanie qui s'apprêtait au sacrifice le plus atroce afin de nous aider dans cette guerre s'exprima par l'entremise de son poète Léon Lahovary.

Le Portugal qui lors préparait ses enfants à mourir en armes dans l'épouvantable enfer de nos combats, nous

affirmait, par la voix du brillant encyclopédiste Homen Christo, un très sincère dévouement.

Pour le Brésil qui, le premier, le seul de tous les peuples neutres, avait, dans sa séance du Parlement, signifié son indignation dès le viol du territoire belge, l'excellent écrivain et diplomate Graça Aranha, l'auteur du *Chanaan*, se liait à notre destin. Cuba, les Républiques de l'Amérique centrale, nous adressaient les représentants de leurs légations.

L'Argentine, qui nous a tant secouru de ses prodigieuses ressources et de son crédit, était avec nous, dans la personne d'Enrique Larreta, signataire de ce chef-d'œuvre « Don Ramire ».

L'Espagne participait à notre entente spirituelle par la voix de ses écrivains réputés, Ramon de Valle, Inclan et Ibanes de Ibero.

Autour de ces personnalités d'autres se rassemblèrent nombreuses. Ainsi, durant le plus terrible épisode de la tragédie, la France voyait des mains se tendre par-dessus les océans mêmes. Le monde latin lui criait sa foi en la justice de notre espoir.

La Ligue de la Fraternité intellectuelle latine existait. Fut-ce un présage de meilleure fortune ? Deux mois plus tard, je regardais, devant Monfalcone, la vaillance des Italiens compléter leurs victoires de l'Izonzo. Puis ils enlevaient le Mont-Sabotino. Goritzia tombait entre leurs mains. L'Autriche essuyait là sa plus rude défaite, tandis que l'offensive du général Brussiloff ramenait les Russes en Galicie.

Bientôt la Roumanie mobilisait, avec un courage incroyable, sachant sa faiblesse, devinant toutes les forces que Mackensen concentrerait pour la soumettre. Mais désireuse d'attirer sur elle, en dépit même de trahisons menaçantes, une large fraction des armées germaniques destinées à nous combattre, soit auprès de Verdun, soit aux abords de la Somme, soit devant Salonique. Le général Iliesco lançait bravement et savamment ses douze divisions à la rencontre des



trente-deux divisions allemandes, par les monts de Transylvanie !

Il est des actes qui élèvent les hommes à la taille des anciens dieux. Celui-ci fut de cette sorte.

Ainsi, dans les faits même de la guerre comme dans les relations intellectuelles, nos frères latins, à l'heure effrayante de Verdun, nous offraient le sacrifice de mille et mille existences sur le Carso, comme en Transylvanie, pour détourner, de la Meuse, vers leurs fronts, telle et telle parties importantes des armées germaniques. Autant qu'ils le pouvaient, ils diminuaient, au prix de leur sang le plus pur, cette multitude qui nous voulait, avant tout, accabler, ou, plutôt, nous anéantir dans nos vies et dans nos œuvres !

Et nous savons par quelles affres, par quels marchandages, par quelles intrigues, par quelles conspirations étendues l'ennemi essayait, à cette époque même, de conclure séparément la paix avec l'Italie, avec la Roumanie. Nous savons quels apôtres il envoyait parmi les neutralistes de la péninsule, parmi les collaborateurs de Messieurs Carp et Marghiloman. Nous savons sous quels masques ces apôtres partout s'insinuaient. Nous savons quel prix Berlin attachait à la réussite de ces manœuvres. Et, le sachant, nous mesurons mieux la valeur des immenses sacrifices consentis par les Latins pour assurer à la France, avec la conservation de Verdun, les résultats de l'échec teuton. Le Kronprinz n'avouait-il pas naguère qu'après Verdun il avait considéré comme improbable la victoire germanique ?

Grâce à nos frères de Rome et de Bucarest, grâce à la loyauté des deux souverains, grâce à l'éloquence de MM. Salandra et Sonnino, grâce au grand Bratiano, la terre de Verdun a pu dévorer tout entière l'innombrable armée des barbares que nos poilus ont exterminée là pour l'étonnement de l'univers.

Cependant les soldats du Portugal relevaient, dans les tranchées de Picardie, telles divisions anglaises qui, tantôt allaient, avec nous, en avril 1917, épouvanter par le nombre

de ses pertes un ennemi contraint naguère au recul stratégique, au « recul génial de Hindenburg ».

Après nous avoir généreusement donné, dans la ferveur de son amour latin, aux premières semaines de la guerre, son artillerie, des chevaux, ses vivres, tout ce qu'il possédait, le Portugal, plus soucieux de nous servir que de défendre même ses splendides colonies africaines attaquées par les Allemands, nous envoyait trente mille de ses fils ! Par respect de leur origine et de leur tradition lusitanienne, ces jeunes gens avaient réussi le prodige de s'instruire en quelques mois dans l'art militaire, de s'équiper, d'apprendre, pour cette guerre si différente des autres, vingt sciences complexes et neuves.

Ainsi pourvus ils s'opposèrent au plus terrible, au plus opiniâtre adversaire de toute notre histoire, un adversaire exercé par trois ans de combats.

Les Latins du Portugal le continrent, pendant toute l'offensive anglo-française d'avril 1917. Ils protégèrent un flanc de l'armée anglaise tandis que se consommaient les ressources de leur étroite patrie, tandis que, là-bas, souffraient le paysan et l'ouvrier de la pénurie consécutive aux accaparements militaires, tandis que les émeutes troublaient la vie publique.

Le Portugal nous offrait ainsi le sacrifice de son avenir encore, après celui de son sang, de sa richesse et de ses plus chères libertés. En même temps, trois républiques de l'Amérique centrale rompaient avec Berlin. Au risque de perdre le crédit de leurs fournisseurs allemands et de voir diminuer, dans de funestes proportions, les facilités de leur commerce, l'Argentine, le Pérou, la Colombie, le Vénézuela nous expédiaient les produits de leur sol nécessaires à nos armées. Enfin le Brésil nous envoyait sa flotte de guerre sur les mers tonnantes.

A quelle époque l'histoire a-t-elle constaté une pareille communion des latins par la défense de leur idéal ?

Feuilletez les annales, étudiez les textes, comparez les âges. Vous ne trouverez qu'au temps même de l'empire romain,



ce parfait accord devant la tâche fixée par la leçon ancienne des élites créatrices aux peuples de la Méditerranée !

Oui, en 1917, l'Empire romain ressuscita sur l'Europe, tel que Brutus l'a voulu, tel que Sénèque l'a pensé, tel que les Antonins et les Flaviens l'ont administré, tel que Justinien l'a conçu avant de lui donner l'ensemble des lois régnant aujourd'hui sur la fraternité des hommes, dans les Amériques comme dans l'Europe occidentale. Les lois du Sénat et du Peuple ! *Senatus Populus que romanus !* Les lois issues d'une assemblée que le peuple sut élire, les lois consenties par le peuple. Formule ancienne et présente de toutes les démocraties sincères.

Admirez qu'au XX^e^ siècle les légions de la Grande-Bretagne, celles des Gaules, celles de la Lusitanie, celles de la Belgique, celles de la Dacie danubienne, celles de toute l'Italie, celles de l'Achaïe se soient rassemblées sous le même commandement militaire, afin de s'opposer à la dernière invasion des Barbares.

Car il serait, à un érudit, très facile de désigner, selon leur lieu de recrutement, par leur numéro antique et leurs surnoms romains, les légions parties d'Angleterre, de l'Italie, de la Belgique, du Portugal, de la Roumanie, de la France. Nous savons quelles cohortes gauloises étaient, depuis Auguste, commises à la garde du Rhin. Nous savons quelles trirèmes étaient frétées dans les ports des îles britanniques au siècle de Claude et de Germanicus. Il suffirait d'attribuer les appellations latines de ces forces aux divisions et aux escadres alliées pour apercevoir l'ensemble de l'Empire romain hier ressuscité.

Où sont-ils ceux qui nous disaient avant la guerre : « Il n'y a plus de Latins ! l'Italie elle-même, l'Italie de Rome a dû s'accommoder avec les empires du centre. Le Portugal s'unit étroitement à l'Angleterre, et partage ses destinées. La Belgique accueille dans Anvers l'influence de la Westphalie. L'Espagne a trop hérité des traditions que lui imposèrent les mariages avec la maison d'Autriche. Entourée de Russes conquérants et de Bulgares avides, la Roumanie ne peut sub-

sister qu'avec le concours immédiat de Vienne ou de Berlin ! »

Et nos contradicteurs qui parlaient ainsi ne semblaient-ils pas avoir raison, du moins en apparence ? Cependant nous fûmes quelques-uns pour ne pas nous laisser abuser par ces apparences transitoires. Nous fûmes quelques-uns pour croire que le génie de la Méditerranée, lentement, sûrement, reconstituait sa puissance de synthèse parmi les élites et les multitudes.

Je me souviens qu'allant discuter, en 1912, cet important problème au Brésil, après MM. Ferrero, Anatole France, Jaurès et Clemenceau, je trouvai là-bas bien des sceptiques encore. D'ailleurs le ministre d'Allemagne ricanait, celui d'Autriche souriait. L'Américain fronçait un peu les sourcils épais sur ses yeux d'aigle. Le ministre d'Angleterre m'opposait la sage prudence de Pyrrhon et de Montaigne. Impressionnés par leurs jugements, d'autres contestaient aussi notre doctrine. N'importe, je me rappelle, dans le splendide opéra de Sao-Paulo, durant une séance émouvante, avoir emporté l'assentiment de cette société intelligente et pratique, de ces agronomes, de ces planteurs habiles à diriger les foules au travail sur cette terre si féconde, du regretté président Rodriguez Alvez lui-même, lorsque ayant analysé l'œuvre sans égale accomplie par ces deux millions d'Italiens qui, là, poursuivent la culture du café et produisent, en partie, la richesse actuelle du Brésil, je m'écriai :

« Il y a des Latins ! et qui changeront au XXe siècle la figure du monde, et qui doivent s'unir étroitement pour que l'esprit initiateur de la Méditerranée concentre en eux toute sa puissance efficace. »

Le miracle s'est accompli. Non seulement les disciples des légions romaines, leurs descendants se sont alliés depuis les Highlands de l'Ecosse jusqu'à l'embouchure du Danube, mais encore ils ont entraîné dans notre guerre pour le Droit tous les peuples que leur justice avait convaincus aux Amériques, en Asie, en Afrique, en Australie même. Jamais l'esprit latin n'avait connu un pareil triomphe. La philosophie caractéristique des Latins, le stoïcisme, les vertus qu'il professa, l'indifférence sublime de l'esprit dans la douleur et avant la mort ne vécurent jamais si complètement, si noblement qu'au cours de cette guerre.



Stoïques ! Ah ! comme ils le furent les Italiens que je vis incrustés dans les cîmes des Dolomites pour garder les passages sous le feu des mitrailleuses autrichiennes, et s'y taillant d'étroits sépulcres où ils attendaient le trépas, des jours et des jours, sans pouvoir remuer, sans pouvoir même secourir le voisin blessé, car le moindre mouvement attirait sur toute la section le feu le plus meurtrier. Etroits sépulcres, d'où ces fameux alpins partaient la nuit, quelquefois par le brouillard, afin de se hisser vers la crête, en plantant leurs crampons dans la paroi du roc, en s'élevant ainsi de mètre en mètre jusqu'à la minute propice pour bondir sur la garde ennemie, s'emparer de la batterie, et assurer à leurs observateurs la domination parmi les hautes vallées des monts.

Stoïques ! comme ils le furent ceux que je visitai devant Monfalcone dans leurs buttes de terre bombardées par les batteries lourdes, et où le frère me montrait la tombe de son frère dans les débris des usines émiettées, où chacun avait vu ses camarades, ses amis et ses parents mourir l'un après l'autre comme il allait mourir lui-même tout à l'heure, demain, parmi ce soldats bruns à genoux derrière leurs boîtes de grenades, l'œil fixe dans la meurtrière.

Stoïques ! comme ils le furent les Belges de l'Yser combattant pour l'honneur au milieu de l'eau glacée sur les dernières mottes de leur patrie.

Stoïques aussi nos poilus qui luttèrent enlisés dans les boues de l'Artois, de la Somme et de la Champagne d'hiver, et encore les héros de Verdun qui nous arrivaient sanglants à l'ambulance, non seulement avec la blessure reçue dans la tranchée, mais encore avec les blessures reçues durant le trajet de la civière entre les explosions qui détruisaient le chemin sous les pas des porteurs.

Stoïques ! comme ils le furent les Roumains défendant leurs villages que l'Allemand attaquait de face, que les bol-

chevistes russes, alliés la veille, attaquaient tout à coup par derrière afin de soumettre au joug d'une stupide et cruelle tyrannie, par trahison, le plus fier et le plus laborieux des peuples.

Stoïques ! comme ils le furent les Portugais près d'Armentières, défendant leurs tranchées en avril 1918, un contre cinq, tournés à droite et tournés à gauche, étouffés par les gaz mortels, écrasés par les glissements du terrain que bouleversaient les catastrophes, périssant par bataillons, par régiments, sur place.

Stoïques ! comme ils le furent tous, ces Latins, à qui l'on pouvait dire, quand la férocité du Boche se ruait enfin dans la position qu'il croyait conquise et comblée seulement par les cadavres ou les blessés à l'agonie :

DEBOUT LES MORTS !

Mucius Scoevola, Decieus, Regulus, Caton, Cesar, Seneque, Germanicus, vous n'aurez pas initié en vain, par vos exemples éternels, les fils de ceux que vos légions autrefois civilisèrent, que vos proconsuls et vos prêteurs ont jadis éduqués. Vos exploits que les annales ont contés ainsi que des prouesses extraordinaires sont devenus, pour vos fils, des incidents quotidiens dans toutes les batailles de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique pendant cette guerre de cinq années.

Et maintenant que de Cincinnatus reviennent à la charrue, simplement, après avoir avoir commandé à des centaines, à des milliers d'hommes, après avoir vaincu les Barbares les plus redoutables de tous les âges, et pénétré au cœur des cités allemandes derrière les clairons de la Victoire.

Donc la Ligue de la Fraternité latine se constituait tandis que l'univers assistait à cette résurrection, en quelque sorte, de l'empire romain, et dans toute sa gloire.

De jour en jour nous arrivaient les adhésions des états eux-mêmes qu'intéressait l'espoir de reserrer mieux l'union des esprits après l'union des courages. L'heure semblait venue d'élever dans le centre de Paris un temple, à tout le



moins un monument, au Génie Latin, et qui serait une manière d'autel devant lequel, à l'avenir, se déploieraient toutes les manifestations de la solidarité animant les intelligences fidèles, en Amérique comme en Europe, au culte des idées conçues par les élites des patries méditerranéennes.

En Italie, en France, au Brésil, en Portugal, au Pérou, en Uruguay, en Paraguay, au Vénézuela, dans presque toutes les Amériques latines, les gouvernements s'empressaient de participer par d'importantes subventions à l'œuvre entreprise.

Des membres révérés de l'Institut et du Parlement, des hommes universellement réputés pour leur science ; pour leur goût des lettres et des arts, acceptaient de s'inscrire sur les registres de notre Ligue. Je ne citerai pas tous les noms, mais si je vous déclare que nos présidents Paul Deschanel et Paul Painlevé, que nos grands poètes Henri de Régnier et la Comtesse Mathieu de Noailles, que des savants comme M. Emile Boutroux, Charles Richet, Appell, Aug ont accepté, entre beaucoup d'autres, non moins célèbres, de représenter la France dans cette association intellectuelle, vous estimerez probablement son esprit et vous aurez confiance dans ses intentions.

Pourquoi, au heures des plus horribles angoisses, les personnes éminentes, les états du monde latin, nous ont-ils ainsi promis leur foi, si vaillamment ? Pourquoi, et à de telles heures, quand Verdun héroïque s'écroulait sous les obus, quand la France debout saignait à flots dans les tranchées de la Meuse, sous les coups du plus formidable adversaire ? Pourquoi ?

C'est que les Latins, devant l'horreur grandiose de la tragédie, comprenaient l'urgence de prévenir le retour de semblable cataclysmes. C'est que, se souvenant de la paix romaine durant laquelle tant de patries surent prospérer, ils voulurent obstinément songer à une ligue des nations, à la concorde absolue des plus hautes intelligences, à la formation graduelle d'une élite, d'abord latine, puis universelle. Elle convaincra, peut-être, les peuples de respecter enfin une

législation internationale capable de maintenir, dans la mesure du possible, les garanties essentielles de la paix.

Or de toutes les tentatives analogues, celle de Rome antique a le mieux réussi. La papauté qui s'y essaya plus tard ne put aboutir. Mais vous savez que, tour à tour, des empereurs nés en Espagne, en Gaule, en Illyrie, en Afrique, en Syrie même ont gouverné, du haut du Capitole, les nations engagées dans les destins de cette Louve qui d'abord allaita les frères fondateurs du grand organisme méditerranéen.

L'Egypte des Pharaons éleva des temples à Tibère et à ses successeurs. De même Tyr et Sidon, l'Ionie grecque, la Palestine, Carthage et l'Afrique du nord, toute l'Europe occidentale jusqu'au Rhin, et, par delà, toute l'Europe méridionale jusqu'au Danube, au Pont Euxin; et par delà. Ces races très diverses jouissaient d'une autonomie réelle sous l'autorité des proconsuls et des prêteurs.

Et rien ne justifie mieux leur administration que la prospérité matérielle partout atteinte, que les efforts des tribus barbares pour se faire admettre dans l'empire lorsqu'elles n'avaient pu s'y introduire par les armes.

Rappelez-vous l'orgueil de Clovis lorsque Saint Rémi lui eut obtenu, de Rome, les insignes et le manteau consulaire, et combien aisément l'Eglise, parce que latine, absorba dans sa civilisation les Goths, les Francs, les Scandinaves qui se convertirent en masse à la religion du Pontife romain.

Pour avoir hérité de la loi chère aux orateurs du Forum, les clercs, les évêques imposèrent aux féodaux le respect des franchises municipales et corporatives ; vie même des cités fidèles aux dogmes des libertés civiques, et mères des Etats Généraux, mères des milices accourues à Bouvines contre les Boches de 1214 pour affirmer leur conception de la patrie.

L'unique société des nations douée de permanence fut celle qu'instituèrent les peuples et le sénat de l'empire latin.

Ne semblerait-il pas opportun de méditer quelque peu sur ce fait pour, confiants dans un passé si glorieux, tenter de nous unir, Latins, encore et plus étroitement ? Aujourd'hui



la Roumanie attaquée par les Bolchevistes au nord, menacée par les Hongrois à l'est, épiée par les Bulgares en armes au sud, attend que les Alliés la secondent en mémoire de ce qu'elle souffrit pour nous, au temps de Verdun.

Nest-ce point là une cause nouvelle et sacrée d'entente ? Unissons-nous pour être forts dans la bataille comme dans la défense de nos droits.

Il n'est pas équitable qu'après tant d'épreuves subies pour le Bien commun, nous entendions des Latins se plaindre sous leurs drapeaux lacérés par les feux de l'ennemi.

La civilisation de Virgile, du Dante et du Vinci, la civilisation de Vasco de Gama et de Colomb, la civilisation de Descartes et de Papin, de Laplace, d'Auguste Comte, la civilisation de Santos Dumont, de Branly et de Marconi méritent d'être respectées infiniment.

Pour la gloire du Génie Latin, pour l'immortalité du Génie créateur, soyons unis ; et nul ne s'opposera plus à sa force.

# Discours de M. Ferrero

Le monde slave et le monde germanique, qui avaient représenté en Europe, pendant plus d'un siècle, le principe de la conservation et de l'autorité, sont entrés à leur tour dans l'ère des révolutions. Voilà une des conséquences de la guerre mondiale. Après la guerre elle-même, c'est le plus grand évènement auquel notre génération a assisté. Puisque c'était le monde latin qui avait représenté, depuis 1789 jusqu'à 1914, le principe révolutionnaire, nous pouvons nous demander si dans les luttes politiques et sociales de la civilisation occidentale les rôles ne vont pas s'intervertir ; si les peuples autrefois révolutionnaires deviennent conservateurs, tandis que les nations conservatrices passeraient à la révolution.

En réalité, cet échange apparent de rôle cache un phénomène plus profond. Entre les révolutions du XIXe siècle, dont le monde latin a pris l'initiative, et la révolution qui commence dans le monde slave et le monde germanique, il y a une différence capitale. Le principe révolutionnaire que le



monde latin a représenté pendant le XIXe siècle a eu ses faiblesses, ses erreurs, ses excès, ses déceptions, mais il a été une force créatrice, car il a dégagé de formidables énergies qui sommeillaient au sein de la civilisation occidentale. Ces énergies n'ont pas fait que du bien ; elles ont aussi, hélas, accumulé des ruines ; mais quelle que soit leur destinée finale, il n'est point douteux qu'au milieu des crises provoquées par ce principe révolutionnaire, l'histoire a assisté à l'enfantement d'un monde nouveau, moins équilibré, moins beau dans son ensemble, par certain côté plus grossier que l'ancien, mais plus savant et plus puissant. A un certain moment les hommes ont voulu franchir les limites qu'ils avaient respectées jusqu'alors, pour tenter une héroïque aventure dans l'inconnu... Ils n'ont pas trouvé tout ce qu'ils espéraient ils ont même trouvé à la fin de leur route le plus sanglant sacrifice que le monde ait vu ; mais que de merveilles n'ont-ils pas créées le long du chemin ?

La révolution qui commence dans les anciennes monarchies du nord n'est pas l'enfantement d'un monde nouveau, c'est l'effondrement d'un monde vieilli et disloqué par ses cupidités, ses ambitions, son orgueil. Il suffit pour s'en convaincre d'observer le cours des évènements qui se développent depuis deux ans. Au moment où les trois dynasties les plus puissantes de l'Europe ont disparu, englouties par le vide, leurs peuples se sont tournés, en Russie comme en Allemagne et en Autriche, vers les principes de la révolution de 48. République, assemblée constituante, suffrage universel, émancipation des nationalités, tous les principes et les doctrines que la révolution de 48 avait proclamés à Paris comme le salut du monde, ont formé le programme des révolutions russe et allemande, à leurs débuts. Mais le contresens était trop grand, pour qu'il put durer. On n'improvise pas le salut du monde. Les principes qui avaient été, pendant les derniers cinquante ans, presqu'entièrement oubliés par toute l'Europe, triomphaient tout à coup chez des peuples qui les avaient toujours reniés comme faux et pernicieux. Aussi leur triomphe a été bien court en Russie et il

semble bien peu sûr en Allemagne. En Russie, nous avons déjà vu la République démocratique et humanitaire, qui avait octroyé le suffrage universel et promis la liberté aux races opprimées, céder la place à une dictature militaire s'essayant à des tentatives précipitées et confuses de communisme. Personne ne pourrait prévoir ce qui va se passer en Allemagne, mais il est désormais évident qu'il a été plus facile de renverser l'ancien régime qu'il ne le sera d'établir le nouveau, sur des aspirations vagues et contradictoires. Le prestige de la monarchie est détruit, mais le peuple ne croit pas au nouveau gouvernement qui l'a remplacée. Ce n'est pas la lutte d'un principe nouveau contre un principe ancien qui a mis le feu aux quatre coins de la Russie et de l'Allemagne ; c'est l'impossibilité de tout gouvernement, aboutissant au régime précaire de la force. Comment espérer qu'un effort régénérateur se dégage de ce chaos ? Ces deux révolutions ont été, à leur début, deux accès de fureur et de désespoir ; tout porte à croire qu'elles resteront longtemps une mêlée confuse d'aspirations contradictoires et de tentatives incohérentes.

Mais justement parce que ces révolutions ne représentent aucun principe nouveau, clair et défini ; justement parce qu'elles sont une explosion formidable de colère et de désespoir, leur exemple pourrait devenir contagieux, dans un monde exaspéré par une si longue épreuve. Quand des vagues de colère se propagent dans les masses, le bon sens, le sentiment de conservation et même l'intérêt peuvent être à un certain moment aveuglés. L'équilibre psychologique du monde ne semble pas aussi solide qu'il le faudrait pour que les délires d'une partie de l'humanité puissent être sans danger pour le reste. Mais comment les guérir ? Que signifie aujourd'hui, pour un peuple ou pour un groupe de peuples, représenter le principe de conservation et d'ordre en face de l'accès de folie qui agite une si grande partie de l'Europe ? Voilà le problème capital du moment présent. Ces délires sont une maladie morale ; la force et la richesse si elles peuvent calmer pour un instant quelques accès plus violents,



seraient impuissantes à la guérir. Il n'y a aucune analogie entre le rôle qu'ont joué les monarchies de l'Europe centrale et septentrionale dans la lutte contre la révolution française et l'attitude que devront prendre les démocraties occidentales en face de la révolution russe et germanique. Pour guérir la maladie morale qui engendre ces convulsions, il faut une idée. Il faut un principe d'unité capable d'apaiser les luttes furieuses entre les peuples et les races qui déchirent la civilisation occidentale ; il faut une discipline de la force qui, en limitant son emploi, écarte le plus grand danger dont la civilisation occidentale est menacée : le danger d'être détruite par l'excès même de sa puissance.

Les peuples qui créeront ces principes d'unité et de discipline, qui auront la force de les imposer à eux-mêmes et aux autres, sauveront l'Europe dans la plus terrible parmi toutes les crises de son histoire. Serons-nous, fils de Rome, ces peuples élus de la nouvelle histoire qui commence ? Aurons-nous la force d'accomplir encore, après tant d'autres tâches, cette tâche suprême ? Je ne le sais pas ; mais je sais qu'aucun autre peuple n'est aussi richement doté que la France et l'Italie de tout ce qui est nécessaire pour rendre ce service à l'humanité. Les principes nouveaux qui régénèrent les civilisations épuisées ou corrompues ne naissent jamais à l'improviste et du néant ; ils se forment par la synthèse de principes déjà existants et parfois contradictoires, qu'un sentiment nouveau combine, unifie et vivifie. L'esprit créateur ne souffle pas dans le vide, mais au milieu des formes déjà créées de la vie. Quel peuple a vécu plus que nous et a tenté de résoudre plus de problèmes ? Quel peuple est en possession d'une expérience historique plus riche ? N'avons-nous pas les vestiges encore si nombreux et si vivants de la culture greco-latine, l'esprit universel et législateur du catholicisme ; l'esprit humanitaire de la révolution française ; le mysticisme démocratique de 48 ? Si nous avions la force de faire une synthèse de ces grandes doctrines et de l'adapter aux besoins nouveaux de notre époque, nous pourrions peut-être encore une fois sauver le monde.

Le monde d'ailleurs nous appelle et nous attend. Que signifie l'explosion d'enthousiasme, par lequel les masses ont accueilli l'idée de la Ligue des Nations et à son arrivée en Europe l'homme d'Etat qui l'avait annoncée au monde ? La Ligue des Nations est-elle autre chose qu'un principe d'unité et qu'une discipline de la force ? Par elle les masses ont espéré un instant pouvoir échapper au danger de ces guerres monstrueuses, dans lesquelles les vainqueurs et vaincus, deviennent à la fin, par les effroyables massacres et les fabuleuses dépenses, les victimes des instruments de destruction qu'ils ont créés avec tant d'effort pour les défendre. Cet espoir des masses va probablement être déçu, au moins en partie, pour le moment. Pour quelle raison ? Parce que le monde n'est pas encore préparé à une si grande nouveauté. On n'improvise pas en quelques mois, même sous l'impression d'événements formidables, une réforme de cette envergure. Un principe d'unité et de discipline, dans un monde aussi divisé et tourmenté par tant de forces de révolte, ne s'imposera que par un effort héroïque de l'intelligence et de la volonté. Cet effort, la grandeur d'âme et l'esprit de sacrifice nécessaires pour l'accomplir, ont manqué jusqu'à présent à notre époque. C'est pour cela que nous sommes entourés de tous les côtés par des problèmes qui semblent insolubles. C'est pour cela qu'à mesure que la paix tant désirée approche, le monde est saisi par l'angoisse du vide, une angoisse inexprimable, telle qu'il ne l'avait jamais ressentie, même aux crises les plus tragiques de la guerre. Moment terrible dans l'histoire du monde, s'il en fût un ! Pour résister au découragement qui pourrait nous affaiblir et à la contagion du délire qui pourrait nous gagner, rappelons-nous ce que nous avons fait dans le passé pour le triomphe de la raison et de la justice dans le monde. Rappelons-nous que dans l'antiquité, avec les Républiques et l'Empire, au moyen-âge avec l'Eglise, à l'époque moderne avec la monarchie française, la révolution de 1789 et de 1848 nous avons créé, à l'exception de la partie formelle des institutions parlementaires, tous les principes et les institutions politiques qui régissent la civilisation occidentale. Rappelons-nous que des millions d'hommes ont fait dans cette guerre le sacrifice de leur vie parce qu'ils ont senti qu'il y avait au centre même de notre civilisation un nœud monstrueux d'iniquités et de violences qu'il fallait couper. Si dans ces souvenirs, nous puisons la force nécessaire pour accomplir notre devoir, nous réussirons une fois encore à dominer, par des idées lumineuses et de généreuses doctrines le sombre délire de violence qui agite aujourd'hui la moitié de l'Europe.

# Déclarations de M. Bratiano

*PRESIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES DE ROUMANIE*

A cette solennité latine, dans cette enceinte illustre, à la suite des représentants éminents des sciences et des lettres, qui nous président et dont vous avez entendu les éloquents discours, — outre leur bienveillante sympathie à qui je dois l'invitation de prendre la parole, je ne puis me prévaloir que d'un seul titre pour être entendu ici, — mais, celui-là, je l'invoque avec la foi entière que j'ai dans votre sentiment de justice et de fraternité : J'ai l'honneur d'être ici le représentant d'un peuple latin, qui dans les crises tragiques de son histoire n'a jamais failli à la mission que lui ont imposée son origine et sa situation géographique.

Création du monde romain aux bords du Danube, ce peuple n'a cessé dans le cours des siècles de s'opposer, au prix des plus cruels sacrifices, aux dangers qui ont menacé la civilisation occidentale, œuvre du génie latin.

Le souvenir toujours vivant de ses illustres origines, la



conscience de sa solidarité avec ce génie, ont été, à travers les âges, le plus puissant élément de cette résistance.

Ils sont encore, à l'heure actuelle, pour le peuple roumain, d'inépuisables sources d'énergie au milieu des grandes épreuves qui le menacent. La conviction que cette solidarité est ressentie par nos alliés d'Occident ne nous permet pas de croire à la possibilité de la réussite de l'entreprise de destruction pour laquelle se sont unis autour de nos frontières les vaincus d'hier, — ceux pour qui l'œuvre de justice et de liberté, l'œuvre de civilisation de la grande guerre ne représente que la fin d'une longue période de domination oppressive et de tentatives sans scrupule.

C'est inspiré par ces sentiments de conscience latine qui nous rattachent indissolublement à la civilisation de l'occident et avec la conviction profonde de l'intérêt vital que représente plus que jamais à l'heure actuelle la solidarité de nos peuples que je salue, au nom de la Roumanie, cette belle et émouvante manifestation de l'unité latine.

# Déclaration de M. Pessoa

*DELEGUE DU BRESIL A LA CONFERENCE DE LA PAIX*

Je remercie M. le Président de l'honneur qu'il fait au Brésil, en m'accordant la parole dans cette splendide solennité. Je ne dirai que deux mots. Je ne veux pas fatiguer davantage l'attention dont je suis honoré. C'est bien dans cette salle majestueuse, dans cette Ville-Lumière, au cœur même de la France, que cette manifestation devait avoir lieu. C'est d'ici que rayonne le génie latin ; c'est d'ici qu'il se propage à travers le monde, portant, sur des flots de lumière, à tous les coins de la terre, les magnificences de son art, les trésors de sa culture, tous les éblouissements de sa gloire. C'est donc en cette France magnifique, généreuse, chevaleresque et héroïque que l'on devait faire la glorification du Génie Latin.

Le Brésil ne pourrait ne pas s'associer à cette manifestation, non seulement en vertu de son origine qui l'attache à cette grande race, à qui le monde doit les plus belles conquêtes de la civilisation, mais aussi pour sa solidarité, jamais démentie, avec la nation glorieuse, à laquelle il a toujours été lié par l'affinité de sentiments la plus étroite, par la plus parfaite identification d'intérêts moraux, d'intellectualité et de responsabilités internationales. Le Brésil n'aurait pu se dérober à cette preuve de sympathie pour sa noble alliée et amie, dont les triomphes ont toujours exalté son esprit patriotique en irrépressibles élans d'enthousiasme et d'orgueil, et dont les malheurs ont toujours attristé son cœur dans les mêmes angoisses de désolation et de douleur.



J'arrive du front. J'ai parcouru, l'âme endolorie et indignée à la fois, les régions ravagées par la guerre — villes détruites, cathédrales violées, champs calcinés — toute une population réduite à la misère, sans foyer et sans pain. Mais, de cette visite douloureuse au théâtre où s'est jouée la tragédie la plus effroyable de l'Histoire, j'apporte une autre impression, également profonde et qui ne s'éteindra jamais dans mon esprit : celle de la force de résistance, de la vitalité, de la plasticité admirable et du génie incomparable de la race latine ; et en ce moment même, en évoquant les impressions de cette excursion désolante, il me semble entendre encore l'écho des canons de Verdun, non plus défendant l'inviolabilité de la Patrie, mais fêtant le triomphe de la race, menée aux tranchées par le génie puissant de la France glorieuse et invincible.

# Discours de M. F. L. de la Barra

*ANCIEN PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE DU MEXIQUE*

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES, MESSIEURS,

Nous sommes encore au moment où se fait l'histoire la plus émouvante que l'homme ait vécue ; on n'a pas encore fini de graver les pages où l'on lira les travaux dépassant en humanité tout ce qui avait été tenté avant qu'une nouvelle ère s'ouvrit par une brusque agression violatrice du Droit.

Sans doute, les hauts faits du citoyen français qui s'est montré, pour employer le langage énergique de Tennyson, « fort dans la volonté de lutter, de chercher, de trouver et de ne pas céder, sont déjà inscrits dans l'Histoire. Celle-ci a enregistré de même le mouvement de généreuse solidarité qui a fait se grouper autour de votre drapeau, taché de sang mais lumineux de gloire, les drapeaux de tant de nations qui ont compris qu'à tout prix, il fallait vaincre, pour la défense du Droit, de la Justice, de la Civilisation.



Mais l'œuvre que l'humanité, en pleine possession de la conscience des devoirs de l'heure présente, doit réaliser pour l'avenir, n'est pas achevée. Il faut faire un nouveau pas, un pas décisif.

Un des bienfaits de la guerre, — car on trouve toujours heureusement le bien à côté du mal, — a été de solidariser les peuples dans l'œuvre de justice. Il faut que cette solidarité apparaisse chaque jour plus efficace, plus agissante, dans la famille des peuples qu'une union spirituelle intime unit fortement : la famille des peuples latins.

C'est, en même temps qu'un grand honneur, un profond plaisir pour moi, que de venir ici vous dire, dans une cérémonie solennelle et significative présidée par l'éminent savant et homme d'Etat, M. Painlevé, que les âmes collectives des peuples latins du Nouveau Monde, sont avec vous, peuples latins d'Europe, et tout spécialement avec la France, semeuse éternelle dans les terres de la Science et dans le champ de l'Idéal.

Je ne suis pas qualifié pour parler au nom de l'Amérique latine, mais j'en connais les aspirations, et je crois pouvoir traduire devant vous des sentiments inspirés par la décisive révélation d'un idéal commun.

C'est une voix bien humble mais très sincère qui vous exprime, à vous et à la Ligue Intellectuelle Latine que préside, avec une autorité mondiale, M. Paul Adam, la joie que cause aux peuples de même race, la victoire acquise, et leur désir de collaborer à la solution favorable des problèmes qui, à cet instant solennel de l'Histoire, s'imposent à l'homme, obligé de raisonner, de décider, d'agir sans perdre un moment.

Mon éminent ami, M. Hanotaux, a écrit des pages émouvantes sur la Paix Latine. Il faut un autre livre sur la Force Latine, force composée, non seulement des éléments d'ordre matériel, mais aussi de ces impondérables dont Kant parlait en homme de science, et Bismarck, en homme d'action, — l'Amour, la Bonté, la Justice, — qui se font sentir plus fortement qu'auparavant, et qui sauront imposer leur empire,

bien lointain malheureusement encore, mais déjà entrevu au loin comme une Terre Promise. Et ce n'est pas un rêve des poètes, « ces oiseaux du matin qui nous annoncent, selon le mot de Victor Hugo, l'aube prochaine », mais une conception des hommes d'état et des philosophes, qui, tout en ayant les yeux fixés sur l'Idéal, n'oublient pas les réalités de la vie.

Cette manière d'envisager un si grave sujet pourra paraître fausse et même dangereuse à ceux qui considèrent comme des questions purement économiques, politiques et militaires, le problème de la paix et le conflit de la guerre. Il ne faut pas méconnaître que ces questions doivent toujours servir de base aux décisions des hommes d'état, mais ceux-ci ne doivent pas oublier non plus les forces idéales qui ont prouvé une fois de plus, dans la grande lutte, que « la force morale est le ressort de toute force matérielle », comme le disait votre Lamartine, et que « la force nationale de la France n'est que la conscience armée d'un peuple ». Ces « impondérables » durent à la manière de ces étoffes subtiles, presque aériennes avec lesquèlles Fra Angelico drapa la Vierge dans son « Couronnement ». Ces étoffes, « vents tissés », selon Théophile Gauthier, restent toujours belles et lumineuses après le cours des siècles qui ont vu disparaître tant de choses que l'on pensait devoir leur survivre.

Nous, Latins, nous ne pouvons pas être des membres de la « Cité d'Utopie », mais nous devons être des Chevaliers de l'Idéal, si, en étudiant nos problèmes au point de vue pratique et persuadés qu'il faut mettre la force au service du Droit, nous voyons une puissance morale considérable dans la solidarité entre les nations qui ont eu le même point de départ dans leur vie première, qui ont des éléments intellectuels et moraux communs, et qui mettent tous leurs efforts à poursuivre le même but. Quel thème magnifique offert aux constructeurs de l'avenir que de trouver le moyen de rendre plus intime la communion spirituelle des individualités formant chaque groupe social, et la communion spirituelle entre les divers groupes sociaux !



D'ailleurs nous voyons déjà des liens fondamentaux entre ces nations, solides et durables. Nous aimons tous, Latins, la mère commune qui, dans la terre du Latium, vit naître la civilisation de nos peuples, civilisation nourrie de la sève grecque, « Græcia Capta ferum Victorem cepit ». Nous nous inclinons devant la force du droit romain ; nous goûtons la beauté dans Virgile et Horace ; nous voyons dans l'œuvre de ses philosophes et de ses historiens, un sujet de méditations toujours fructueuses. Et la marche de la civilisation italienne, dont M. Ferrero, parmi tant d'autres historiens, a décrit avec une si vivante érudition, les principales étapes, nous donne le spectacle, depuis le jour où Dante fixa sa langue dans une œuvre immortelle, de l'ascension faite par degrés, de l'apprentissage à se gouverner en cité jusqu'à l'unification complète d'un peuple fort, digne de ses ancêtres, et qui réclame la juste reconnaissance qu'il obtiendra des droits nécessaires à son développement.

Nous, peuples latins du Nouveau Monde, nous aimons l'Espagne qui apporta à notre continent une langue riche et sonore, une religion de paix qui se substitua aux rites sanglants des aborigènes, un esprit chevaleresque et les bienfaits de la civilisation occidentale. Cervantès, Calderon, Lope de Vega ont aidé à façonner nos esprits pendant la longue période coloniale. Et le Portugal, digne des Lusiades de Camoëns ; et la Roumanie, notre sœur d'Orient, qui a su maintenir avec éclat, la civilisation latine au milieu de peuples d'origine et de tendances diverses ; et la glorieuse Belgique à laquelle va notre admiration émue ; tous ont avec nous des liens d'affection puissants qui aideront à l'accomplissement de l'œuvre commune imposée par la civilisation.

Et votre France, la belle et noble terre, mère spirituelle du Monde Latin, foyer de lumière, a conquis pleinement nos esprits et nos cœurs par l'épopée continue que forme son histoire, par la force de ses penseurs, par la beauté de ses conceptions esthétiques, par le généreux élan de son âme, et, en ces derniers temps, par l'héroïsme grandiose et simple avec lequel elle a été le porte-drapeau de la Justice. Oui, car

toujours la France sera, pour citer le mot d'un de vos écrivains, « le grand jardin de la civilisation européenne », et je peux dire de la civilisation universelle ; « son charme incomparable ne tient pas moins à sa bonne terre féconde qu'à l'effort opiniâtre d'un peuple infatigable, qui, jamais depuis des siècles, n'a cessé de la remuer, de l'ensemencer et de la faire plus belle ».

C'est avec une profonde émotion que j'évoque les sentiments et les pensées du Monde Latin en face des souffrances et de la gloire de la grande sœur latine. Veuille Dieu lui accorder le bonheur qu'elle mérite, le progrès réel et définitif auquel elle a un droit absolu, pour que, nous, Latins d'Europe et Latins d'Amérique, puissions un jour trouver, non seulement un modèle, comme nous le trouvons aujourd'hui, mais aussi un enseignement et un encouragement pour nos efforts après la solution favorable de cette crise.

Oui, c'est vrai, l'humanité est arrivée à un tournant de sa vie et se trouve dans un de ces moments historiques où nous pouvons répéter le mot prophétique de Machiavel écrivant en 1502 à la Seigneurie de Florence : « Nous sommes à la fin d'une ère, à la vingt-troisième heure ; nous assistons à un grand travail ». Alors, comme le dit l'auteur des « Voix du Forum », la puissance féodale touchait à son terme et l'effort du peuple allait trouver une forme nouvelle de pouvoir. Aujourd'hui, se prépare aussi une profonde transformation qui aura des répercussions mondiales ; faire que cette évolution soit régulière, efficace et convenable, est un devoir pour tous ; le préparer, est une tâche qui s'impose à ceux qui croient que « Aimer, c'est dépendre », et qu'il faut que les grands devoirs s'accomplissent, plus graves aujourd'hui qu'hier, plus graves demain qu'aujourd'hui. Tel doit être votre programme à vous, Latins d'Europe, comme à nous, Latins d'Amérique.

Vous connaissez tous les grandes richesses du Nouveau-Monde ; vous savez que les jeunes républiques de ce continent sont riches aussi au point de vue moral par l'amour de la liberté et du progrès. Un penseur et un homme d'action de



mon pays, le docteur Servando Teresa de Mier, traduisait une impression générale en Amérique, quand il disait au commencement du dernier siècle : « Je ne veux pas l'indépendance pour l'indépendance même, je la veux pour conquérir la Liberté et le Droit ». Les Républiques latines pensent de même : elles sont toujours affamées de Vérité, car elles savent que ses fruits, quelquefois bien amers, sont toujours nourrissants, et qu'à la fin, la vieille expression latine, « Veritas liberabit », est toujours actuelle. Ces considérations vous expliquent pourquoi l'Amérique latine aime la France et doit être considérée comme un élément puissant dans cette union intellectuelle latine dont la force doit se montrer chaque jour plus efficace dans l'œuvre de paix et de civilisation.

Et cette union intellectuelle latine ne doit être envisagée avec méfiance par personne ; c'est une force concertée avec d'autres forces pour la réalisation d'un but humanitaire et élevé. Nous avons en Amérique, — et je ne parle pas exclusivement de l'Amérique latine, mais de toute l'Amérique, — des problèmmes *sui generis* d'ordre politique, économique et juridique spéciaux ; mais, de la même façon que ces problèmes doivent être résolus par l'application de principes généraux adaptés aux conditions de notre continent, le problème mondial qui s'impose à présent doit être résolu avec le même esprit élevé, par les Anglo-Saxons comme par les Latins, par les hommes de toutes les races, par les hommes parlant toutes les langues, parce qu'il y a, dans la civilisation contemporaine, un fonds moral commun et des aspirations semblables.

Le panaméricanisme a fait ses preuves. Dans les conférences diplomatiques, les hommes d'état, et dans les congrès scientifiques, les représentants de la pensée continentale sous toutes ses manifestations, ont établi et fait plus fort le courant de sympathie et de confiance mutuelle, ont encouragé les échanges intellectuels et commerciaux, et ont pu constituer une entente des peuples à peine traduite dans des traités, mais agissante et effective. Nous devons là-bas en-

courager cet esprit de conciliation, de justice et de convenance. Nous, Latins, devons voir dans notre sœur saxonne une collaboratrice ardente dans l'œuvre de progrès, collaboration basée sur le respect de la souveraineté territoriale de chaque pays, puissant ou faible. De cette façon, le rêve de Bolivar d'une union morale continentale commence à s'accomplir sous l'égide de la loi internationale d'accord avec les enseignements de l'Histoire et sans être en opposition avec les intérêts de chaque peuple.

Et la même œuvre doit être poursuivie avec le même esprit élevé entre les peuples qui constituent l'union intellectuelle latine ; pour faire celle-ci plus vigoureuse, comptez sur nos peuples de l'Amérique latine ; comptez sur une nation comprise dans cet ensemble à laquelle je suis lié par un amour chaque jour plus profond : le Mexique, ma patrie. Elle traverse une crise aussi, mais elle saura la vaincre par l'application de l'esprit démocratique sain, fort et ample, qui lui permettra de conquérir de façon définitive toutes les libertés nécessaires à l'exercice et au développement de la personnalité humaine. Je ne parle pas au nom de ce peuple, mais comme je connais ses sentimennts intimes, je peux dire qu'étant latin de culture, il est avec vous, que, peuple épris de justice, votre cause est la sienne, que, peuple aspirant à un progrès réel, vos aspirations sont les siennes.

Ainsi, la Force Latine, toutes les forces latines mises au service de la Paix Latine, synonyme du règne du Droit, ne peut pas être en opposition avec aucune des forces qui travaillent dans le monde, dans la mesure du possible, au bonheur intime de chaque homme, au bonheur dans la vie sociale, au bonheur dans la vie de l'humanité.

Réjouissons-nous, Messieurs, que ce soit ici, en terre de France, hier illuminée tragiquement des reflets de l'incendie, que se lève aujourd'hui l'aurore nouvelle, l'aurore d'amour, de concorde et de liberté.

Il appartenait au pays où s'équilibrent harmonieusement la tendance idéaliste et la nécessité de l'action, d'affirmer dans cette tâche libératrice l'essence de son génie. Une vieille



épopée de Chrétien de Troyes, l'histoire *courtoise* du « Chevalier au Lion » nous présente le héros Yvain qui libère un lion de l'enlacement d'un serpent. Le noble animal s'attache au preux chevalier, combat vaillamment avec lui, le protège pendant son sommeil. Les deux compagnons, force et droiture, cheminent ainsi par le monde, défenseurs de la veuve et de l'orphelin, des opprimés et des faibles.

Voilà la France : vous la reconnaissez ; le droit allait périr ; elle empêche son étranglement et, appuyée à lui, elle marche vers d'autres triomphes supérieurs dans le monde de la pensée, pour la défense des intérêts vitaux de l'humanité. Et elle ne sera pas seule dans cette noble lutte pour le bonheur de l'homme ; elle ne l'est pas. Autour d'elle, sont, dans la plus intime union intellectuelle et cordiale, ses sœurs, inspirées par le génie latin, impérieux, éternel.

# TABLE DES MATIÈRES


ALLOCUTION DE M. PAINLEVÉ ..... 5

DISCOURS DE M. PAUL ADAM ..... 10

DISCOURS DE M. FERRERO ..... 22

DÉCLARATIONS DE M. BRATIANO ..... 28

DÉCLARATIONS DE M. PESSOA ..... 30

DISCOURS DE M. F. L. DE LA BARRA ..... 32



Imp. spéciale de la maison BLOU[illegible] et GAY, 3, rue Garancière, PARIS.

PUBLICATIONS DU COMITE

« L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIES »

## L'Hommage Français

Augustin BERNARD, professeur à la Sorbonne.
**L'effort de l'Afrique du Nord** ..... 0 50

Daniel VINCENT et Lucien MILLEVOYE.
**L'effort de l'aviation et de nos aviateurs** .... 0 50

MM. BOMPART, Ch. ANDLER et l'Abbé WETTERLÉ.
**Notre Alsace et notre Lorraine** ..... 0 50

**L'effort politique et charitable de l'Amérique latine** ..... 0 50

Benjamin VALLOTTON.
**L'effort alsacien-lorrain** ..... 0 50

Louis MARIN, député.
**L'effort belge** ..... 1 »

André LEBON, ancien ministre.
**L'effort britannique** ... 0 50

Gaston DESCHAMPS.
**L'effort canadien** ..... 0 50

Mgr A. BAUDRILLART.
**L'effort canadien** ..... 0 50

A. LEBRUN, ancien ministre des Colonies.
**L'effort colonial français** ..... 0 50

A. MILLERAND, ancien ministre.
**L'effort charitable des Etats-Unis** ..... 0 50

E. ROUME.
**La conquête des colonies allemandes** .... 0 50

Louis BARTHOU, ancien président du Conseil.
**L'effort de la femme française** ..... 0 50

Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française.
**L'union de la France et l'Amérique** ..... 0 50

Joseph CHAILLEY.
**L'effort de l'Inde et de l'union Sud-Africaine.** 0 50

Louis BARTHOU, ancien président du Conseil.
**L'effort italien** ..... 0 50

A. GERARD, ambassadeur de France.
**L'effort japonais** ..... 0 50

Paul LABBE.
**Le loyalisme et l'effort japonais** ..... 0 50

Me Henri ROBERT, bâtonnier.
**L'effort de Paris** ..... 0 50

Mme Alfred REBOUX.
**L'effort moral de nos pays envahis** ..... 0 50

**La protestation des peuples martyrs** ..... 0 50

Georges LEYGUES, anc. ministre.
**La Pologne** ..... 0 50

Paul ADAM.
**L'effort portugais** .... 0 50

E. HERRIOT, ancien ministre.
**L'effort russe** ..... 0 50

Paul LABBE,
**L'effort serbe** ..... 0 50

Général MALLETERRE.
**Le soldat français** ..... 0 50

Th. STEEG, ancien ministre.
**L'effort charitable de la Suisse** ..... 0 50

Edmond HARAUCOURT et André MICHEL.
**Nos villes martyres françaises** ..... 0 50

Paul ADAM
**Le Brésil** ..... 0 50

*Majoration de 30 %*
*sur les prix marqués*

*BLOUD & GAY, Editeurs, Paris-Barcelone-Dublin*

Imp. spéciale de la maison BLOUD et GAY, 3, rue Garancière, PARIS

MSH 26396

END OF
TITLE